



Éric Chauvier compose des fictions anthropologiques, entre romans et essais.

LAURA Éric Chauvier éd. Allia, 144 p., 8 €.

Les affinités répulsives

Par un anthropologue-écrivain, les amours contrariées d'une prolo et d'un intello qui ne parlent pas la même langue.



« Parler de toi, Laura, toi qui avais eu ta putain d'heure de gloire, toi la plus jolie fille du bled, et assister comme ça à ta... [...] À ta déchéance. Ça comportait quelque chose de vraiment excitant et de vraiment tragique que

la grande ville, avec son anonymat, ne m'offrait pas. Mais ça, bien sûr, comment pourrais-je te le dire ? » Laura est une femme de 45 ans, mère célibataire marquée par une rupture amoureuse avec le fils d'un riche propriétaire de la petite ville où elle a grandi et qu'elle n'a jamais quittée. Elle est de ces Français invisibles jusqu'à ce qu'ils manifestent leur colère sur les ronds-points; de ceux dont la peau s'est fait cuir à force de se frotter à l'exploitation en tous genres; de ceux qui ne lésinent pas sur les cubis de rosé sur un parking de zone commerciale, insultant la classe dirigeante et s'appêtant à brûler une usine avec leurs camarades. « Elle n'a que ça en tête, tout

faire brûler. » Face à elle, Éric, le narrateur, derrière lequel l'écrivain-anthropologue Éric Chauvier ne se dissimule pas tant, et qui raconte leur histoire à travers un récent dialogue.

Depuis son adolescence, Éric fantasme sur Laura. Il la rêve en romantique – en fils d'instituteurs devenu intellectuel parisien. Il se souvient d'elle, jeune et sublime, attirant tous les garçons, qui ne lui avaient offert qu'une simple mais tenace réputation de « petite pute du coin ». Éric rêve encore d'elle, comme il avait rêvé, quand ils avaient 10 ans, de prendre sa défense lorsque le maître d'école lui avait fait remarquer qu'elle était « belle comme ses fesses ».

Laura devient alors l'incarnation du malaise à l'œuvre dans les rapports intersexuels et interclasses. Pour Éric, elle est ce fantasme inaccessible dont le spectacle de la déchéance a quelque chose de jouissif. Elle est cette femme

dont la voix abîmée par la clope surplombe la conversation, la sorcière sans artifices, hyperprésente au monde, loin de la – luxueuse ? – naïveté mélancolique de son ancien camarade.

Laura est le roman d'un malentendu, d'une impossible communication entre deux strates sociales, dont Éric et Laura sont les avatars... Le premier est bibe-ronné aux thématiques dont les grandes villes s'arrogent le monopole – MeToo ou la transition écologique; la seconde, cantonnée aux territoires « périurbains » et dépendante d'une bagnole qui passe tout juste au contrôle technique, évolue dans un monde où les violences conjugales ponctuent le quotidien. Entre les deux, malgré leurs tentatives pour se comprendre, quelque chose d'« irrécyclable » résiste. Car les questions débattues dans les grandes villes ne trouvent pas spontanément leur écho dans les zones « périphériques » : « La théorie du ruissellement ne marche pas, constate Éric Chauvier, même avec les idées. »

C'est ce que montre le langage déployé par l'auteur. Éric s'efforce d'adapter sa façon de parler pour ne pas asséner à Laura un langage urbain décontextualisé, mais il n'en résulte que balbutiements, contradictions et maladresses. Malgré son apparente stérilité, c'est ce langage-là que revendique l'écrivain : un langage qui pardonne et qui prend au sérieux « les silences, les insultes, les mots qui ont l'air de rien mais qui finalement en disent beaucoup », un langage proche du réel, comme celui, sans détour, de Laura. À rebours des façons de parler des métropoles, « indexées sur les modèles

“ Elle n'a que ça en tête, tout faire brûler. ”

de communication numérique », qui présentent un panel d'émotions aussi restreint que celui des emojis, Éric Chau-

vier plaide pour un parler précis, en circuit court. « Parler précisément de ce qui nous arrive est un acte politique important. » De même, souligne le narrateur : « Qui veut plonger dans l'âme de Laura se doit d'entrer, comme dans un temps oublié, dans ses façons de parler les plus ordinaires. Toute autre forme d'expression est nulle et non avenue. »

Marie Fouquet et Manon Houtart